
Sur la terre, pour la terre, dans une terre : La territorialité de l'utopie éco-spirituelle d'Auroville (sud de l'Inde)

Lionel Obadia *Université de Lyon et Agence nationale de la recherche*

Résumé : Auroville, ville internationale située en Inde du Sud et fondée sur une utopie spirituelle, a récemment fêté un demi-siècle d'existence. Cette ville met en relief les différentes facettes de la catégorie de « terre », notamment ses usages et significations dans les mouvements spirituels néo-orientaux : la terre comme site (résidentiel) d'une communauté qui a dû engager une lutte pour ses droits fonciers au sein de la Nation indienne et qui souscrit aux principes du collectivisme interne ; la terre comme cadre (environnement) anthropomorphisé et agencé selon les principes de la philosophie spirituelle qui a motivé la création de la ville ; la terre comme espace-laboratoire de nouvelles technologies développées avant la vague environnementaliste mais aussi « laboratoire spirituel » des nouvelles manières de transcender les traditions religieuses ; la terre comme modèle cosmique et architectural, puisqu'Auroville représente une galaxie et que son seul « temple » a la forme d'un globe terrestre ; et enfin, la terre comme planète puisque Auroville est supposée irriguer le monde de ses découvertes techniques et de ses avancées philosophiques. Idéal de cité et cité idéale ancrée dans une matérialité concrète, Auroville offre à l'analyse un cas d'étude qui révèle la complexité des aspects d'un retour (théorique et pratique) à la « Terre » dans les mouvements spirituels.

Mots clés : religion , écologie , Auroville , terre , représentations

Abstract: Auroville, an international city located in South India and founded on a spiritual utopia, has just celebrated half a century of existence. This city highlights different aspects of the category of "land," namely its uses and meanings in neo-oriental spiritual movements: the land as the (residential) site of a community that has had to fight for its land rights within the Indian Nation and that embraces the principles of internal collectivism; the land as an anthropomorphised setting (environment) shaped according to the principles of the spiritual philosophy that inspired the foundation of the city; the land as a laboratory space for new technologies developed before the environmentalist wave, but also as a "spiritual laboratory" for new ways of transcending religious traditions; the land as a cosmic and architectural model, since Auroville represents a galaxy and since its only "temple" has the shape of a terrestrial globe; and, lastly, the land as planet, since Auroville is said to

shower the world with its technical discoveries and philosophical advances. As an ideal of the city and ideal city anchored in a concrete materiality, Auroville provides an analytical case study that sheds light on the complex aspects of the (theoretical and practical) return to the "Land" in spiritual movements.

Keywords: religion, environmentalism, Auroville, land, representations

Auroville, cité¹ utopique et internationale fondée sur un projet spirituel, celui de voir naître « le surhomme », a célébré ses 50 ans d'existence en reproduisant *mutatis mutandis*, le rituel collectif qui était celui de sa fondation. Lors du rituel de fondation, en février 1968, des milliers de personnes se sont réunies, venues de nombreux pays : chacune des délégations des nations représentées devait apporter une poignée de terre qui était ensuite versée dans une urne scellée à la fin du rituel, pour rappeler l'universalité du projet aurovilien. Un demi-siècle plus tard, le même symbolisme universel était mobilisé à l'occasion de la cérémonie de célébration avec, cette fois, un peu d'eau prélevée de différentes régions du monde (identifiées sur un panneau déposé ensuite à terre) et amenée à Auroville, était versée dans une grande vasque plate. S'il est vrai que la nature, à travers ces éléments matériels, occupe une place importante dans le système symbolique officiel à Auroville, c'est d'abord en raison de leur caractère métaphorique. La ville utopique indienne est pourtant aussi réputée, en Inde et dans le monde entier, comme l'un de ces mouvements qui s'efforcent procéder à une synthèse entre spiritualité et environnementalisme : et dans ce domaine les traditions de l'Asie, bouddhisme et hindouisme, notamment, sont supposés, en tant que traditions cosmiques, être nettement plus *eco-friendly* que les monothéismes (Macy 1991), qui sont rendus responsables au mieux, d'indifférence à l'endroit de la crise écologique, au pire de l'avoir permise (Taylor 2005). Il est pourtant assez

facile de démontrer que, dans le cas du bouddhisme, par exemple, la réalité industrielle et économique des sociétés asiatiques tranche crûment avec leurs idéaux spirituels (Obadia 2011). Mais surtout, il convient de s'interroger sur le sens assigné à la T/terre², concept clé de leur répertoire lexical et de s'interroger sur le contenu et les usages de cette notion. Cette nécessaire analyse empirique, appliquée ici au cas d'Auroville, permet d'interroger la pertinence de la qualification « écologique » de leurs systèmes de pensée et d'action. Auroville est, en effet, souvent citée en exemple, dans la littérature scientifique comme dans la presse grand public, s'agissant de l'utopie qu'elle incarne (Wagner 2012) ses inventions sur le plan de l'éducation (Cristol 2017), de l'architecture, des expériences conduites sur la dynamisation de l'eau, des nouvelles énergies, des modèles d'adaptation de la production agricole au changement climatique (Nagy 2018) et évidemment, en tant que communauté autogérée (Horassius 2013). La dimension écologique de la ville n'a finalement pas été aussi étudiée que la réputation de la ville sur ce plan l'aurait laissé penser et c'est l'intention de cet article que de nourrir la réflexion sur la thématique particulière de la territorialité des écologies spirituelles, à partir de son concept de base, celui de T/terre.

Utopies spirituelles et territoires

Auroville incarne, en effet, une de ces communautés utopiques qui ont été fondées dans le contexte de la contre-culture des années 1960 et 1970. Elle s'inscrit dans le champ des utopies spirituelles. À l'image de Damanhur, autre communauté spirituelle située dans le Piémont (Italie), ou de Merkaba localisée au Portugal, mais à la différence de Christiania, au Danemark, à laquelle elle est associée par proximité idéologique (Bussy 2015) mais qui est installée en zone urbaine, il y a été développé un sens aigu de l'engagement écologique, qui allie les principes de l'exploration spirituelle intérieure, telle qu'elle caractérise les traditions sotériologiques indiennes (Pandya 2018) et l'activisme écologique qui ressort, quant à lui, d'une pensée séculière occidentale, à l'instar de la Science qui constitue l'autre grand pilier de la pensée aurovilienne (Meier 2006). Auroville se trouve ainsi au carrefour de plusieurs champs de connaissance : les utopies, les nouvelles spiritualités et les hybridations culturelles entre Orient-Occident, qui relève de projections orientalistes postcoloniales (Namakkal 2012). Elle s'inscrit dans le vaste mouvement de « spiritualisation de l'écologie » (Taylor 2010), à l'entrecroisement d'un renouveau religieux mondial (Csordas 2009) et d'une prise de conscience écologique à même échelle, qui a donné lieu à l'émergence de quantité d'initiatives « éco-spirituelles » de type communautaire, alors qu'en arrière-plan se

développe le vaste mouvement idéologique de l'« écologie spirituelle » dont Leslie Sponsel estime qu'elle constitue une « révolution douce » (Sponsel 2012), et dont les promoteurs actuels appellent à une « réconciliation » entre « la Terre, l'Ame, la Société » (Egger 2012 ; 2016 ; Kumar 2018). Si la notion de « nature » a déjà fait l'objet de volumineuses discussions à propos de ses usages récents dans le domaine culturel (Descola 2015), spirituel ou religieux (Taylor 2010), le terme de « Terre » qui est, selon Bruno Latour (2015), revenu au premier plan des réflexions environnementales n'aura, quant à elle, connu de significatifs développements dans le domaine scientifique et politique que depuis le débat débuté dans les années 1990 sur l'« urgence climatique » qui prend des accents religieux (eschatologiques, Calame 2015) ou mobilise plus prosaïquement les voix religieuses (Fleury et Prévot 2017). L'inflation lexicale du terme de la Terre est pourtant légèrement antérieure, lorsque s'observèrent ces « retours à la terre » dans le monde occidental, inspirés par le mouvement contre-culturel dans les années 1970 (Léger et Hervieu 1983). Né dans le mouvement hippie, le courant des « néo-ruraux » porteurs d'un projet spirituel reste d'actualité, et illustre ce glissement significatif des préoccupations écologiques d'un côté, spirituelles de l'autre, de la marge de la société à ses formes culturelles les plus centrales (Champion 1995).

C'est à travers l'exemple d'un de ces mouvements spirituels hybrides, mélangeant les pensées d'un hindouisme modernisé et du scientisme occidental le plus positiviste que sera examiné le répertoire des significations associées à la « T/terre ». Car il existe un endroit sur (la planète) Terre où a été érigée une cité idéale, Auroville, expressément érigée pour la réalisation d'un objectif spirituel, l'avènement du « Surhomme », incarnation (au double sens de représentation ou personnification) à venir d'une « force supramentale », qui est aussi une incarnation ou matérialisation dans le monde physique de ce projet, adossé à des pratiques architecturales ou écologiques, mais dans tous les cas, ancrées dans la terre. Et dans ce sens, Auroville décline une gamme assez large et diversifiée de références à la T/terre pour qu'elle montre la complexité mais aussi les ambivalences du rapport symbolique et praxéologique que les mouvements spirituels peuvent entretenir à son endroit.

La réflexion sur la notion de « terre » et ses déclinaisons dans le mouvement aurovilien résultent ici d'une enquête ethnographique *in situ* débutée en 2013 et poursuivie (à intervalles irréguliers) jusqu'en 2018, mêlant observation au sein des communautés qui la composent, consultation des sources locales et entretiens individuels, ainsi qu'analyse de la volumineuse couverture médiatique dont la cité a fait l'objet (reportages télévisés, articles de

presse). Car Auroville, c'est aussi et surtout un projet qui n'a depuis sa création cessé d'être observé, inspecté, questionné. Le projet lui-même a, immédiatement après sa fondation, suscité une curiosité à l'échelle internationale et c'est la rumeur et le bouche à oreille dans les milieux hippie et New Age, qui ont généré une vague de recrutement. Ce qui ressort de l'analyse des discours et des nombreuses sources documentaires disponibles – ou que les Auroviliens mettent donc facilement à disposition – c'est que le projet d'Auroville est un programme spirituel et un ensemble de formes et modalités d'ancrage matériel qui avaient d'emblée été pensé comme dynamique et profondément attaché à une T/terre.

Auroville, d'abord...

Auroville est une cité fondée sur une utopie spirituelle et est portée par le mouvement aurovilien qui porte son nom. La cité est située en Inde du Sud, dans l'État du Tamil Nadu, à huit kilomètres environ de l'ancien comptoir français de Pondichéry. Établie officiellement en février 1968, elle est l'incarnation d'un modèle de matérialisme spirituel (même si l'expression sonne ici un peu comme un oxymore) qui est inspiré des enseignements d'une figure de l'hindouisme moderne, Sri Aurobindo, et de sa « compagne » Mirra Alfassa, dite « La Mère » (spirituelle). D'abord militant politique formé à l'occidentale, Aurobindo a ensuite poursuivi son existence en se retranchant dans l'ascèse d'une vie en Ashram (à Pondichéry) et a consacré le reste de son existence à la rédaction d'une œuvre spirituelle originale, celle d'un « yoga intégral » dont les théories s'inspirent à la fois d'un hindouisme réinterprété en termes modernistes et d'influences scientistes affirmées, puisque Aurobindo pensait que l'évolution spirituelle et biologique (de type darwinien) participaient d'un même mouvement de transformation de l'Humain. Si Aurobindo a un temps été le leader de son Ashram, il a en rapidement laissé la gestion et l'organisation ordinaire à celle qui ainsi deviendra « la Mère » de cette communauté cosmopolite (composée d'Indiens et d'Occidentaux). Une Mère spirituelle qui s'intéressera elle aussi au Yoga dans ses dimensions les moins explorées (on lui doit un « Yoga des cellules » qui explore les tréfonds biologiques du Yoga) et qui est celle par qui le projet d'Auroville aura été théorisé, conçu et aura émergé de terre (métaphoriquement).

Sur les 20 kilomètres carrés que comptent le site, c'est une population totale de 50 000 personnes qui était attendue à l'achèvement de la cité – elle n'en compte dans les années 2010 qu'environ 2500. Et à l'approche de cette période cruciale d'un demi-siècle d'existence de la « dernière utopie encore debout » pour les observateurs les plus optimistes (*Le Monde* 2008) ou « déclinante »

pour les plus pessimistes (*Libération*, août 2011), les Auroviliens ont réaffirmé leur attachement aux valeurs spirituelles fondatrices de leur cité. Mais Auroville qui fut soutenue à sa naissance par l'UNESCO connaît aussi un regain d'intérêt dans les années 2010 dans le sens où les intérêts et idéaux initiaux de ses fondateurs, résolument en phase avec le mouvement contre-culturel des années d'après-guerre, reviennent au premier plan des préoccupations d'un monde saisi par une « révolution spirituelle » (Heelas et Woodhead 2005).

La T/terre comme projet

Auroville, c'est non seulement une cité qui incarne un dessein social et spirituel, mais c'est aussi un symbole : celui du cosmos qui prend (littéralement) la forme d'une galaxie en spirale, qui s'étend de manière exponentielle à partir d'un centre – le Matrimandir (Figure 1). En Inde et, de manière plus générale, dans toute l'Asie du Sud, il n'est pas rare (même s'il n'est pas systématique) que les zones de résidence et, en particulier, les espaces urbains soient organisés selon des principes religieux et/ou géomantiques : structures de mandalas ou silhouettes de divinités « allongées », modèle spatial des temples constituent les trames foncières originelles de grandes cités indiennes et népalaises, ou de secteurs de celles-ci... (Vergati 2004). Auroville reproduit donc, à son échelle et selon son propre référentiel idéologique et mythologique, qui est plus universel et moins marqué du point de vue culturel et religieux, un schéma de territorialisation symbolique qui est répandu dans la région et bien au-delà d'ailleurs (Paul-Lévy et Ségaud 1983).

Auroville participe ainsi d'une appropriation et d'un remodelage supraterrrestre (symbolique) de la terre (comme substrat matériel et base foncière de la cité idéale) en incarnant (littéralement, c'est-à-dire en donnant corps) une certaine vision du cosmos. Ce plan original de galaxie, ébauché à partir d'une vue du ciel, et tant de fois reproduit à plat pour illustrer le caractère universel de la pensée aurovilienne, n'est néanmoins pas encore totalement réalisé. La ville elle-même est, en effet, en perpétuel chantier et ne cesse de voir construire ses communautés et ses « zones ». En conséquence, le plan d'occupation des sols est « constamment réétudié », comme l'indique l'une des nombreuses brochures de présentation de la ville, disponible sur place (intitulée « Auroville, un rêve prend forme »).

La cité d'Auroville doit sa fondation à un « rêve », celui de la Mère. Au début des années 1960, elle exprime le désir de voir se créer une cité universelle dépassant les clivages culturels, politiques : « Il devrait y avoir quelque part sur la terre un lieu dont aucune nation n'aurait le droit de dire : il est à moi ; où tout

homme de bonne volonté ayant une aspiration sincère pourrait vivre librement comme un citoyen du monde, et n'obéir qu'à une seule autorité, celle de la suprême vérité ». Ces phrases constituent désormais la charte, texte de référence pour les résidents d'Auroville. S'ajoutent, ensuite, à l'idéal de réalisation spirituelle qui en constitue les fondements, des projets en termes de sociabilité, d'éducation, d'économie collaborative. En des termes très explicites, Auroville est qualifié par la Mère de « laboratoire » où seraient expérimentées toutes les techniques possibles allant dans le sens d'une réalisation des objectifs d'évolution spirituelle fixés par Aurobindo : un Homme « nouveau », conscient de l'amplitude des compétences spirituelles de sa psyché, capable, à partir d'un travail ascétique (le « Yoga intégral ») de faciliter la réalisation de cet idéal spirituel. *Auroville, une terre pour demain* est le titre du film documentaire de Michèle Decoust, réalisé en 2010, un titre évocateur qui résume bien le projet utopique d'une cité qui voulait rayonner à l'échelle du monde en le transformant... Mais cette Terre est celle où s'est manifestée, selon les paroles de la Mère, la « force supramentale » dont sera dépositaire le « surhomme », idéal (non-nietzschéen) de réalisation spirituelle qui marque, dans les théories auroviliennes, une étape vers une espèce d'un genre nouveau. Le « berceau » de cette nouvelle « race » spirituelle, c'est Auroville, qui tente de la construire par des moyens matériels mis au service d'un projet spirituel. Ce projet devait réunir 50 000 personnes. En 2015, il y a moins de 2500 habitants qui sont engagés avec le titre d'Auroviliens. Mais c'est par centaines, chaque jour, que les visiteurs affluent dans la cité, beaucoup d'entre eux sont de simples touristes, d'autres des invités temporaires, venus pour le temps d'un « stage » et dans le cadre de la réalisation d'un projet technologique ou éducationnel, par exemple, qui ne partagent pas nécessairement en totalité les valeurs, croyances et idéaux des résidents durablement installés. Tous viennent parce qu'Auroville fait sens dans des trajectoires de vie. Mais chacun y apporte sa propre subjectivité, ce qui fait d'Auroville, un lieu d'expérience spirituelle chargé d'affects : on s'y rend avec une intention et des projections et des projets particuliers, qui rencontrent une organisation collective faite d'une mosaïque de subjectivités (Meier 2006). Auroville est aussi un lieu d'expérience temporaire pour des centaines de jeunes (et moins jeunes) bénévoles qui demandent un séjour de courte durée sur le site : séjours à but spirituels, mais aussi souvent éducatifs ou scientifiques (pour les nombreux voyageurs de tous pays qui viennent y trouver matière à la réalisation de leurs recherches). Sans compter les



Figure 1 : Le matrimandir (photo by Lionel Obadia).

nombreux curieux et journalistes qui s'interrogent sur la capacité de cette étrange ville hypermoderne au cœur de la jungle à perdurer en dépit de l'échec des autres cités utopiques.

Une utopie ou un territoire ?

Ainsi, Auroville est une décrite comme une utopie : c'est d'ailleurs l'une des plus récurrentes dénominations par lesquelles le projet d'Auroville est qualifié. Or, une utopie convoque par excellence une certaine idée du dépassement des déterminismes territoriaux et socioculturels pour constituer un nouveau modèle de société, une duplication améliorée car révisée en fonction de principes abstraits (Servier 1967). Auroville est, ainsi, enchâssée dans un paradoxe qui relève de l'imaginaire collectif : c'est une *utopie territorialisée* qui associe un idéal transcendant la condition ordinaire (au raz de la physicalité, donc), mais aussi une matérialité et une territorialité ici « nécessaires » à la réalisation des idéaux spirituels. Dans les textes fondateurs, les œuvres de La Mère et de ses exégètes, Satprem (1999), Georges Van Vrekhem (2013), Alan Lithman (2006) tout comme dans les discours des résidents actuels, cette inscription matérialiste du spirituel est un impératif idéologique : la réalisation du « surhomme » est conditionnée à la construction de la ville. C'est, d'ailleurs, cet impératif territorial qui singularise Auroville des autres spiritualités néo-orientales nées à la même époque, dans le mouvement de la contre-culture des années 1960.

Ce projet est énoncé dans le point 4 de la charte qui stipule qu'« Auroville sera le lieu des recherches matérielles et spirituelles pour donner un corps vivant à une unité humaine concrète » : une métaphore organique qui

tient lieu de programme social, les Auroviliens vivant en collectivité territorialisée précisément pour réaliser ce projet. En 1965, le projet est encore en préparation et la Mère précise explicitement que « La Terre n'est pas prête pour réaliser un semblable idéal parce que l'humanité ne possède pas encore la connaissance suffisante pour le comprendre et l'adopter, ni la force consciente indispensable à son exécution » (*un Rêve* de la Mère, disponible sur de nombreux supports à Auroville) : c'est la raison pour laquelle certains disciples d'Auroville et de Mère, qui résidaient à l'Ashram d'Aurobindo, ont d'abord entrepris la construction de la ville pour que la matérialité puisse laisser s'exprimer une spiritualité. Pour cela, Auroville est la réalisation d'une « grande aventure » de la « transmutation » et de l'« éveil de la conscience », qui doit se faire dans l'intériorité du corps et de l'esprit, mais – à la différence du bouddhisme, par exemple, pour lequel le monde et la Terre sont des illusions à dépasser – l'idée est de « réaliser l'Esprit dans la matière » en faisant « descendre la conscience [qui existe déjà en soi] dans le monde matériel » mais à des fins de rencontre avec « le divin » (Shri Aurobindo 1991). Satprem (ou Bernard Enginger, 1923-2007) a d'ailleurs qualifié cette conception spirituelle de « matérialisme divin » (Satprem 1999).

Mais cette grande aventure n'a pas été sans poser de problèmes. Car la Terre (idéalisée), c'est aussi et surtout la terre, et s'est immédiatement posée (et se pose encore aux Auroviliens) la question de l'enracinement : cette terre, il fallait la gagner, dans les différentes acceptions du terme, c'est-à-dire, la rejoindre d'abord, la conquérir, ensuite. C'est l'attrait pour une terre « spirituelle » qui a généré, chez les premiers Auroviliens, le désir de s'y rendre lors de l'une des deux expéditions qui ont été mises en place : deux « caravanes » parties d'Europe, en 1969 et 1974, sont désormais entrées dans la mémoire collective des plus anciens d'Auroville, en parallèle du flux continu des initiatives individuelles de migrations vers la cité indienne. « J'avais simplement entendu parler d'Auroville, comme ça, au cours d'une discussion avec un ami versé dans les textes hindouistes... alors que lui n'y est jamais allé ! Je suis parti lors de la première caravane et depuis je suis toujours là » André, l'un des plus anciens Auroviliens. Le projet n'était pas clair pour les premiers : « c'était l'aventure ! On savait qu'il s'y passait quelque chose », affirme Bernard, lui aussi parmi les premiers arrivés (en 1973).

Les multiples références explicites à la Terre comme planète, comme territoire et comme site de manifestation d'une force spirituelle, émaillent ainsi le corpus de référence des Auroviliens qu'ils redéfinissent ensuite en fonction de leur propre trajectoire de vie : les quatre points de la charte comprennent d'ailleurs chacun une

référence spatiale particulière (« Auroville n'appartient à personne en particulier mais à l'humanité dans son ensemble... », « ce sera le lieu d'un progrès constant... », « Auroville entend jeter un pont entre le passé et le futur... », « Auroville sera le site de recherches matérielles et spirituelles... ». La Mère, *Discours de fondation* du 28 février 1968). Dans sa première ébauche, la charte comprenait déjà de similaires référents, sans pour autant qu'ils aient été équivalents : « Auroville est le premier creuset de l'homme planétaire » ; « tout à Auroville appartient à la Terre et les membres d'Auroville sont des êtres de la Terre entière » ; « Auroville... servira pour toujours l'union entre le paradis, la Terre et la vie » (Minor 1998, 49).

Pourtant ni les textes, ni, par ailleurs, les pratiques des Auroviliens, toutes orientées qu'elles soient dans le sens d'une sensibilité écologique, ne révèlent une conception englobante qui donnerait sens et forme à la notion de Terre, ou qui signalerait qu'Auroville dispose d'une philosophie écologique explicite (Harris 2017). Le projet spirituel est, lui, longuement décrit et analysé, primant sur son incarnation matérielle tout en lui étant subordonné ; les aspects terrestres, charnels, écologiques sont tout à la fois centraux et marginaux dans la pensée aurovillienne : les résidents interrogés (plus d'une trentaine) et observés (une cohorte bien plus large) se rallient à des conceptions qui débordent le registre scripturaire défini par Aurobindo et Mère. Il faut dire que les termes de « Terre » et de « Matière » sont ici des catégories sémantiques admettant une grande plasticité, elles peuvent renvoyer à un grand nombre de répertoires qui se superposent sous la forme d'un feuilleté de références. À Auroville, évoquer la terre ou la Terre peut engager alternativement ou conjointement dans des conceptions très prosaïques en termes d'aménagement résidentiel ou de production agricole, ou à l'inverse, très abstraites en termes de destinée spirituelle de l'Homme.

Car le corpus de référence, essentiellement fondé sur les œuvres d'Aurobindo, de Mère, et leurs exégètes (Satprem, pour les réflexions d'expression française, Van Vreckehm, pour la part anglophone) ne compte pas de renvoi systématique à des référents explicitement écologiques, à une théorie autonome de la Terre et de ses propriétés. Il se nourrit, en fait, d'emprunts à de multiples autres registres, formulés dans d'autres contextes de sens et d'usage, avec lesquels se dessinent des convergences avec le projet des Auroviliens : d'autres systèmes d'idées, de l'hindouisme modernisé d'Aurobindo aux influences New Age obliques empruntées, par exemple, aux mouvements néo-orientalistes et éco-spiritualistes. Car, entre les grands principes énoncés par Aurobindo à propos de la matérialité d'un corps qu'il fallait nourrir

mais pas entretenir dans son plaisir charnel (Shri Aurobindo, 1991) ou par Mère, comme site d'émergence et de transformation de « l'Homme Nouveau », et la réalité d'une vie ordinaire dédiée aux champs, aux chantiers ou à l'éducation, l'écart est sensible.

À ceci s'ajoutent surtout des répertoires scientifiques, voire scientifiques sans pour autant que ces emprunts ne soient contradictoires. Dès le début, même avant sa fondation, Auroville est pensée en lien direct avec la matière physique puisque, selon les principes énoncés par sa fondatrice et repris par ses disciples, « l'homme est un être de transition » (selon [Satprem 1974](#)) inscrit dans les lois de l'évolution physico-biologique mais aussi spirituelles (selon Shri Aurobindo, dans son ouvrage *L'évolution spirituelle* de 1939, réédité en 1992) ; par conséquent, il n'y a pas de réalisation spirituelle sans que la communauté ne se dote préalablement d'un cadre d'existence concret, de modes de production propres, de dispositifs de sociabilité et d'apprentissages distinctifs. Auroville sera(it) alors ce « laboratoire » où tout sera mis en œuvre pour la naissance du « nouvel homme ». Et ce programme spirituel « expérimental » doit se doter d'un espace singulier, d'où les multiples référents spatiaux dans les œuvres de la Mère et dans les discours des Auroviliens. Pour la Mère, « Auroville est le lieu [souligné par moi] où s'organise un nouveau mode de vie, c'est un centre d'évolution accélérée où l'Homme doit commencer à changer son monde grâce au pouvoir de son esprit intérieur » (Conversations, 3 août 1968), deux référents territoriaux qui incarnent les jeux d'échelles, entre le local et le global, qui structurent les modèles urbains et idéaux spirituels d'Auroville. Dans cette perspective, Auroville laisse une relative liberté d'expression à l'esprit créatif de ses résidents : l'architecture, la culture (entendue ici au sens sociologique : les produits symboliques et matériels à vocation esthétique) ou l'éducation foisonnent de dispositifs originaux qui furent en leur temps de création (années 1960 et 1970) qualifiés d'« avant-gardistes ». Cet esprit créateur et créatif continue d'animer d'ailleurs les réalisations plus récentes, et il pousse encore de nombreux édifices à la géométrie futuriste.

Organisation spatiale : Entre schèmes cosmologiques et impératifs ordinaires

C'est ainsi la cité et ses arrangements spatiaux pour un faire un espace de vie que la Mère voulait voir autarcique et laborieux, au sein de laquelle chaque individu, chaque communauté, chaque section industrielle rattachée à une zone productive participerait activement mais à hauteur de ses moyens au bon fonctionnement de

l'ensemble (Conversation avec la Mère, décembre 1967). Ce dernier point est, d'ailleurs, au moment de l'enquête, amplement débattu : les différences de richesse et de contribution économique (par la production de biens ou le versement de fonds) à la communauté est l'objet d'un débat récurrent et de tensions entre les résidents, émergeant du sentiment d'inégalité, certains Auroviliens estimant « donner plus » que d'autres. Parce que les Auroviliens trouvent un intérêt particulier à la narration de leur histoire, qui est une manière de réaffirmer leur foi dans le projet qui les a amenés là, ils ne sont pas avares d'informations sur les étapes qui les ont conduits à transformer un plateau qualifié rétrospectivement d'aride et de sauvage en cité luxuriante *via* l'aménagement des espaces boisés ou désertiques en lieux de vie par les artisans de la mise en œuvre de ce projet, et notamment l'architecte Roger Anger qui a conçu les plans de la ville à partir des idées de la Mère et qui a suivi la réalisation de ce qui reste son plus imposant et premier édifice, le Matrimandir. Cœur géographique de cette galaxie territorialisée, le Matrimandir est une géode d'une quarantaine de mètres de circonférence, décorée de plaques circulaires recouvertes de feuilles d'or. Interrogés sur la symbolique de l'édifice, les Auroviliens énoncent plusieurs interprétations : un soleil émergeant du sol, un atome qui pointe vers le ciel, le monde lui-même...

L'organisation de ce modèle en spirale, comprend aussi des subdivisions en « zones » qui organisent les modes d'appropriation et les pratiques à Auroville. Le Matrimandir est au cœur de l'hélicoïde galactique, qui se subdivise ensuite en quatre zones : la « zone culturelle », concentrant les activités éducatives, artistiques mais aussi sportives ; la « zone industrielle », laborieuse et productive, supposée être un lieu d'émulation sociale et pas seulement de rendement économique ; la « zone résidentielle », où sont logés les résidents et visiteurs en habitats individuels ou collectifs, selon leur statut et leurs demandes ; et enfin, la « zone internationale » qui regroupe les instances collectives fondant en quelque sorte l'armature institutionnelle et la base concrète des projets d'Auroville. Ce qui fait l'une des particularités du projet d'Auroville et de l'intérêt qu'il suscite à vaste échelle, sans être réduit à ses seules vues spirituelles : c'est notamment le cas avec le déploiement d'une architecture moderniste qui marque la cité de son empreinte et donne son étrange cachet à cette ville futuriste posée en pleine zone naturelle et entourée de villages tamouls construits selon les normes traditionnelles de l'Inde du Sud, murs en torchis et toits en paille à l'époque, souvent très urbanisés

cependant aujourd'hui. Comme le fait remarquer Roger Anger :

On pourrait situer Auroville à l'inverse de la démarche de l'urbanisme contemporain : dans nos conceptions urbaines on fait une ville au niveau du papier, au niveau de la conception la plus intelligente soit-elle, et puis on vient demander à des gens de l'habiter. Là, la démarche est inversée, des gens vivent une expérience et c'est à partir de cette expérience que leur environnement va se créer. (cité in Auroville, reportage de Jean-Pierre Elkabach de 1973)

Une expérience communautaire mais réticulaire

Cette « expérience » est structurante sur plusieurs plans. D'abord en tant que moteur initial de la fondation et du développement d'Auroville : dans l'ensemble des trajectoires reconstituées des pionniers et des premières générations d'arrivants sur le site, la « rencontre » avec les idées, les symboles, – dans des cas bien moins répandus – avec les individus, puis avec un lieu, joue un rôle central. C'est d'abord l'Ashram de Sri Aurobindo, pour les plus anciens (les fondateurs des années 1960), qui joue ce rôle, mais pour les nouvelles générations qui les ont rejoints, et encore actuellement, c'est Auroville même qui joue ce rôle. Initialement, d'ailleurs, Sri Aurobindo et Mère vivaient à l'Ashram de Pondichéry et Auroville, où sa fondatrice n'a d'ailleurs jamais résidé, devait justement être pensé sur le modèle d'un Ashram, mais de plus vastes dimensions et avec une configuration entièrement futuriste, qui en représente l'étape supérieure en matière de réalisation spirituelle.

Depuis, pour devenir un Aurovilien, il faut faire la preuve de sa « conviction de l'unité humaine essentielle et [de] la volonté de collaborer à l'avènement de cette unité » (La Mère, *Pour être un vrai Aurovilien*, document interne à Auroville) au principe que « la terre tout entière doit se préparer à l'avènement de l'espèce nouvelle et Auroville veut travailler consciemment à hâter cet avènement ». Et être Aurovilien, c'est, en conséquence logique, renoncer à la propriété privée (de sa résidence) et participer de manière très concrète à la vie collective. Mais cette belle harmonie, inscrite dans la continuité entre la fondation et la poursuite du projet, qui était adossée à la représentation d'une « unité humaine » et sur l'idée qu'« il n'y a pas de différence fondamentale dans l'attitude à l'égard de l'avenir de la terre et du service du divin », selon Mère (sources internes d'Auroville), devait connaître quelques difficultés.

La différence avec l'Ashram n'est pas qu'une différence de site et de configuration spatiale : c'est aussi le premier grand conflit qu'Auroville aura vécu, après la mort de la Mère. La succession de la figure de leader de la communauté doublement localisée a, en effet, donné lieu à un conflit de personnes a entraîné une tentative de mainmise de l'Ashram sur Auroville et la réaction des Auroviliens, qui se sont révoltés à l'occasion de ce que les anciens appellent « la bataille pour Auroville », qui a amené les résidents à défendre *manu militari* et devant la justice le territoire qu'ils avaient acquis au cours de longues années de tension avec la communauté ashramite (en 1973). Au début des années 1980 et à l'issue d'un procès fleuve qui a vu l'emprisonnement d'une partie des Auroviliens et l'intervention d'un ministre d'Etat, ce petit bout d'Inde a finalement obtenu un statut juridique particulier qui lui permet de continuer à déployer ses projets, mais reste sous contrôle d'un conseil administration associant résidents de la cite et membres du gouvernement indien (Minor 1998).

Auroville est en Inde, mais dans le monde et inscrite dans un espace réticulaire qui lui est propre puisque qu'au départ informel, il s'est ensuite institutionnalisé sous la forme d'un réseau de centres (ou groupes) « Auroville international » (plus particulièrement en Europe occidentale et Amérique du Nord) et des « bureaux de liaison » (souvent des individus ressources) à plus vaste échelle puisqu'on en retrouve en Europe de l'Est, en Afrique, en Chine, en Turquie, en Russie et en Amérique du Sud. À échelle locale, Auroville est le nœud central d'un réseau qui étend ses ramifications dans toute la région, de Pondichéry à Madras, à travers des boutiques, restaurants ou librairies qui font rayonner les idées et participent à la diffusion de ses produits. Et au cœur même du site, Auroville est d'abord un ensemble de communautés dispersées sur le site, reliées entre elles par des pistes sèches et poussiéreuses et portant le nom de valeurs abstraites associées au projet aurovilien (« Aspiration », la première communauté historique, « Rêve », « Vérité », « Certitude », « Grâce », « Invocation », « Surrender ») ou, plus concrètement, inscrites dans son activité productive (« Fertile », « Ninepalms », « Meadows »... qui sont des sites d'agriculture et de reforestation, Solar Kitchen, pour les énergies « propres »), ou encore référant à des termes sanskrits (Djaima, Dana, Samasti, Sharanga, Vikas, Prarathna). Bien des années après que le mouvement de contre-culture de l'Après-Guerre ait poussé des milliers de *baby-boomers* à devenir des néo-ruraux, et presque un demi-siècle après sa fondation, Auroville représente

toujours un idéal communautaire territorialisé : « Auroville n'appartient à personne en particulier. Auroville appartient à l'humanité dans son ensemble », selon les mots de la Mère devenus le premier point de la charte aurovilienne, qui régit les modalités particulières de possession et d'utilisation des terres. L'inscription de leur projet dans une universalité culturelle fait que les Auroviliens ont conscience de figurer un lieu particulier par son agencement et par les pratiques qui s'y déploient. Ils se prêtent, ainsi, avec plus ou moins bonne grâce aux flux de visites qui traversent en permanence le site.

Les Auroviliens n'ont ni chef ni organisation politique mais se sont organisés en une communauté d'« intelligence intuitive » à la décision collégiale, qui s'est, au fil du temps, institutionnalisée autour d'une Fondation qui comprend une assemblée de résidents, un conseil d'administration et un comité consultatif international. Mais cet espace que les Auroviliens occupent de manière durable n'est toutefois pas une sorte de Paradis sur terre qui aurait été exempt de toute violence. Le site lui-même, parce qu'il regroupe une communauté pacifiste, pour plus de la moitié étrangère (blanche), riche (comparativement à ses voisins...) et féminine, attire la convoitise de groupes de tamouls marginaux ou délinquants, qui trouvent là autant de victimes potentielles. À cette violence externe s'ajoutent des tensions internes aux communautés, notamment interindividuelles, qui émaillent les histoires personnelles des Auroviliens et que les sessions de l'assemblée des résidents visent normalement à réduire.

La terre comme monde et comme unité de nations

Une autre acceptation du terme « Terre », dégagée de l'observation des pratiques, de l'analyse des sources et du recueil des discours à Auroville et sur Auroville est, cette fois, relative à la planète entendue comme monde des hommes (et des femmes). Dans la mesure où Auroville est une initiative spirituelle à vocation universelle, mais d'abord localisée en Inde du Sud, la cité et son « énergie psychique », sont supposées rayonner à travers le monde et irriguer les autres nations. L'idée de nation est, à ce titre, intéressante car elle se retrouve sous plusieurs acceptions : d'abord l'universalité d'Auroville qui, à l'occasion de sa fondation, a vu une urne remplie par une poignée de terre de chaque pays du monde, apportés par l'un de ses représentants. Urne scellée, depuis, qui se situe à proximité du Matrimandir. Ensuite, par l'organisation socio-spatiale en « pavillons » dont seulement deux sont actuellement construits

(le pavillon indien et le pavillon tibétain) – un autre est institutionnalisé et est le support d'un ensemble de manifestations culturelles et scientifiques (le pavillon français). Cette permanence des « nations » dans l'universel du projet aurovilien n'a rien de bien étonnant : Aurobindo a eu une carrière d'engagement politique pour défendre l'Inde contre le poids de sa tutelle coloniale, et son œuvre est émaillée de références à des essences culturelles.

Si le projet aurovilien est universel, de nature à réunir les hommes et femmes de tous les recoins de la planète, il entend transcender les appartenances nationales sans réellement les gommer, mais pour les unir dans une convergence pluriculturelle : ce sont les hommes et les femmes de tous les pays, de toutes les nations, dont il est reconnu que chacune contribue à sa manière à l'ordre du monde, qu'il s'agit de rassembler. La démographie d'Auroville est, d'ailleurs, mesurée selon des critères de nationalité (selon le recensement de l'administration d'Auroville en 2015, 42% « d'étrangers », le reste d'« Indiens », tamouls mais aussi d'autres groupes). L'idée d'une « âme » territorialisée dans une nation mais capable de s'universaliser était déjà présente dans l'œuvre de Sri Aurobindo lorsqu'il évoque un « génie indien », une âme spirituelle attachée à une civilisation particulière (Sri Aurobindo 2000). La définition que la Mère donne de la « nation » se situe dans la continuité de ce culturalisme essentialisé et des extraits sont reproduits et placardés sur les murs de ce qui est actuellement l'accueil du pavillon français. La pensée de Mère confère aux Nations – et donc, à la territorialité du politique, un rôle de matrice civilisationnelle qui s'affiche sur les murs des pavillons d'Auroville :

de même que chaque individu a un être psychique qui est son vrai moi et qui gouverne plus ou moins ouvertement sa destinée, de même chaque nation a un être psychique qui est son être véritable et qui façonne sa destinée par derrière le voile : c'est l'âme c'est l'âme du pays, le génie national, le centre de l'aspiration nationale, la source de ce qui est beau, noble, grand et généreux dans la vie d'un pays.

Concrètement, la Mère estimait que « chaque nation aurait ainsi un intérêt très pratique et concret dans cette synthèse culturelle et pourrait collaborer à l'œuvre en prenant la charge du pavillon qui la représenterait » (d'où la zone internationale) ; quant à l'Inde, par son caractère de « gourou du monde », elle aurait eu pour « mission de montrer à l'humanité où est la vraie source de la liberté humaine, de l'égalité humaine, de la fraternité humaine ».

Dans la géographie morale du spirituel qui est tracée dans la pensée d'Aurobindo et de Mère, scrupuleusement entendue par les premiers Auroviliens, la France aussi a un rôle spirituel et la Mère estimait, au début des années 1960, que : « C'est la France, qui peut relier l'Inde à l'Europe. La France a de grandes possibilités spirituelles. Malgré son état actuel [au sortir de la seconde Guerre Mondiale], elle est appelée à jouer un grand rôle. C'est à travers la France que l'Europe sera touchée par le message spirituel ». Ces principes, qui organisent la territorialité en la divisant selon des « nations », ne sont toutefois que très relativement normatifs dans les pratiques effectives. D'abord, parce que bien peu de pavillons ont été jusqu'ici fondés et que bien des pays pourtant intéressés tardent à s'engager physiquement à Auroville. Et au-delà des pavillons qui sont des « vitrines » culturelles des Nations présentes à Auroville, ce sont, en fait, les communautés qui sont les plus importantes dans l'organisation socio-spatiale concrète de la cité. Plus que celui de Terre qui évoque, sous cette dimension, un plan de réalisation matériel d'objectifs spirituels, c'est ainsi le concept de « monde » qui semble plus central du point de vue sémantique : le monde comme part d'universel dans le projet aurovilien, berceau d'une humanité en mutation destinée à propulser les Hommes vers le Surhomme, cette « espèce nouvelle », selon les termes de la Mère, plan de manifestation de cette « force supramentale » qui régit les lois de la matière et de la pensée. Mais un monde global qui n'existe aussi que par l'union de son contrepoids politique et culturel qu'est la « nation » (dans l'acception romantique des Auroviliens), un modèle d'équilibre sur deux piliers opposés mais complémentaires.

Terre « verte », terroir, conservatoire

Auroville, c'est aussi un lieu « d'expérimentation » en matière écologique : non seulement les espaces de résidence sont construits selon des normes écologiques (bâtiments ou maisons individuelles), mais Auroville, c'est aussi un site de verdure flamboyante qui tranche avec le caractère semi-aride de la région – du moins, dans les zones urbanisées. C'est une terre « verte » dans tous les sens du terme : elle bénéficie d'une végétation luxuriante mais est aussi un lieu où se développent, depuis près d'un demi-siècle, des initiatives en matière de production agricole. Selon les Auroviliens eux-mêmes et les sources documentaires internes, l'une des plus grandes fiertés d'Auroville, c'est d'avoir réussi à mettre en œuvre des technologies « vertes » avant la grande vague de l'écologie, de s'être engagés

dans des énergies renouvelables et des architectures innovantes.

C'est aussi cette terre, cette étendue de 20 kilomètres carrés que les Auroviliens sont fiers d'avoir transformée et fertilisée, au point d'en faire un sanctuaire de faune et de flore, qui nourrit une mémoire collective : celle d'un site largement aride, balayé par les vents, dont il est dit (et répété par les acteurs sur le terrain) que de là, « on y voyait la mer » pour signaler qu'à l'époque (il y a presque un demi-siècle) la vue était dégagée de toute forme de végétation. Les choses ont bien changé : en 2016, s'il reste néanmoins quelques zones très sèches (en particulier, les routes qui mènent d'une zone d'habitation à l'autre) la flore y est désormais très dense dans ce que les Auroviliens nomment la « ceinture verte » (parce qu'elle borde le cœur résidentiel et industriel de la cité). Cette ceinture verte (*green belt*, selon la désignation locale) est, en fait, une large zone entourant les sites de résidence, où se côtoient activité agricole et protection sylvestre, transformation de la terre à des fins productives et son contraire, c'est-à-dire la restauration de ce qui est imaginé comme l'état antérieur de cette terra avant les destructions humaines. Plusieurs fermes ont ainsi été construites, dès la fondation des premières communautés (fin des années 1960-début des années 1970) et œuvrent depuis cette période à développer des techniques d'agriculture « naturelles » ou « bio » (*organic*) qui sont utilisées par les Auroviliens et distribués dans des échoppes un peu partout à Pondichéry et les alentours. Pour certains résidents, le travail agricole s'inscrit dans un idéal de retour à la terre associé à des vues spirituelles, mais pour beaucoup de simples visiteurs, c'est de manière plus triviale une occupation ou une activité d'expérimentation biologique. Car Auroville est aussi supposée irriguer le monde de ses découvertes techniques et de ses avancées philosophiques pour accompagner (et dans une certaine mesure, accélérer) l'avènement d'une nouvelle ère, déjà préalablement théorisée dans la mouvance New Age (Ferguson 1980). Les formes de pensée et d'action sont organisées autour d'une « écologie spirituelle » (selon les titres de documentaires qui ont consacré Auroville en tant que telle) : c'est un lieu d'expérimentation de technologies « vertes », liées à l'eau, l'énergie, l'agriculture et l'architecture, les quatre domaines dans lesquels Auroville a développé des techniques dont ses résidents estiment qu'elles participent au rayonnement de la cité et de ses idées. Au quotidien, la cité se nourrit des produits de ses propres fermes et ses membres ont accès à une eau

vitalisée par un principe spécifique (dit « Aquadyn ») produite et distribuée gratuitement.

La ceinture verte est, en particulier, figurée par la réserve forestière de Pitchandikulam, qui encercle géographiquement le site d'Auroville, tout en lui étant liée administrativement autonome : elle est de ce point de vue un exemple édifiant du positionnement « écologique » du mouvement Aurovilien (Figure 2). Le sanctuaire de Pitchandikulam regroupe 24 hectares de forêt dense, où ont été recensées 800 espèces végétales, dont 400 plantes médicinales et de nombreuses espèces animales caractéristiques de ces milieux denses. Mais il ne s'agit en rien d'un espace préservé, d'une terre « naturelle » : bien au contraire, la forêt a été entièrement plantée à partir de 1973, grâce à un programme de boisement qui devait ensuite être étendu à d'autres régions d'Inde. Parce que la zone avait été défrichée au début du XIX^e siècle pour chasser les fauves qui résidaient à proximité des villages tamouls et figuraient un danger pour les habitants, cette terre épurée de ses couvertures naturelles, faune et flore, a fini évidemment par se stériliser en devenant plus aride. Le projet de conservation de Pitchandikulam est, d'ailleurs, également organisé à partir de l'idée que la forêt, en tant que terre « retournée à son état initial de nature », devait être un espace de conservation de traditions culturelles, notamment pour les traditions ethnobotaniques (de médecine ayurvédique, en particulier) qui se sont établies localement. La zone forme donc un véritable terroir en ce qu'elle se présente comme un espace de conservation « naturel » et « culturel » qui s'adosse à la volonté de redessiner les contours de l'environnement.

Un dernier exemple ethnographique, enfin, ramène au cœur de l'analyse la *terre* dans son acception physico-chimique et la relie à celle, plus symbolique, de site de résidence et d'existence de l'humanité. À l'occasion de la célébration du cinquantenaire, en février 2018, les participants ont organisé de multiples séries de manifestations dont l'une, dénommée *The Bridge*, a organisé un rituel original visant à répliquer, à petite échelle, le mélange des sols et, partant, des nations : ils ont lancé un appel (sur les réseaux de communication propre et au-delà) pour recueillir un peu de terre arable dans le maximum de pays sur la surface de la planète, échantillons envoyés sous emballage hermétique ou convoyés par les participants eux-mêmes, qui étaient ensuite disposés dans une structure de métal et de verre pour constituer un mur qui, par tassement des couches de sols, avait vocation à représenter de manière métaphorique, dans leur diversité, les différentes composantes d'une cité comme Auroville et son projet universel, rappelant ainsi, cinquante ans après, la cérémonie de fondation de la ville (Figure 3).



Figure 2 : Pitchandikulam (photo by Lionel Obadia).



Figure 3 : Le mur (photo by Lionel Obadia).

Conclusion

Cité idéale ancrée dans une matérialité concrète, elle offre à l'analyse un cas d'étude qui révèle la complexité des aspects d'un retour (théorique et pratique) à la « Terre », qui vont du terrestre au terrien, en passant par le terroir et le territoire. La physicalité, le charnel, l'alimentaire, le symbolique, le technologique et le politique se mêlent au moins autant que les différents répertoires de sens et d'action dont se nourrit ce projet hybride qu'est Auroville. Il apparaît que cette ville internationale fondée sur une utopie spirituelle est un espace particulièrement intéressant pour questionner les différentes facettes de la « T/terre » et leurs articulations : la *terre* comme site (résidentiel) d'une communauté qui a dû engager une lutte pour ses droits fonciers au sein de la

Nation indienne et qui souscrit (non sans difficultés) aux principes du collectivisme interne ; la *Terre* comme cadre (environnement) anthropomorphisé et agencé, selon les principes de la philosophie spirituelle qui a motivé la création de la ville ; la terre comme espace-laboratoire de nouvelles technologies développées avant la vague environnementaliste (agriculture raisonnée, développement forestier, nouvelles énergies brevetées... mais aussi « laboratoire spirituel » des nouvelles manières de transcender les traditions religieuses) ; la *Terre* comme modèle cosmique et architectural, puisqu'Auroville représente une galaxie et que son seul « temple » le Matrimandir a la forme d'un globe terrestre. Le projet d'Auroville déploie, ainsi, un long chapelet de significations associées à l'idée de « Terre » sans que jamais l'une d'elle ne prédomine sur les autres, interdisant logiquement toute généralisation hâtive sur les rapports à la Terre/terre qu'entretient ce mouvement spirituel, mais aussi, par extension, l'ensemble des Néo-orientalismes qui sont supposés participer d'une alliance entre l'écologie et la spiritualité.

Lionel Obadia, Université de Lyon et Agence nationale de la recherche, Paris, France. Courriel : Lionel.obadia@univ-lyon2.fr

Notes

- 1 Le terme « cité » est ici utilisé comme catégorie descriptive dégageant des usages langagiers enregistrés sur la terre : Auroville est indifféremment qualifiée de « cille » ou de « cité » par ses résidents, c'est cette catégorie vernaculaire qui sera privilégiée ici.
- 2 On distinguera ici la terre sous sa forme matérielle (composantes physicochimiques, sols, espaces physiques) de la Terre comme représentation symbolique (comme image et vocable lourds de symboles se déclinant sous quantité de formes).

Références

- Bussy, Florent, 2015. « L'utopie ou la nécessité des écarts entre l'idéal et la réalité ». *Le Philosophoire*, 2 (44) : 55-68. <https://doi.org/10.3917/phoir.044.0055>
- Calame, Claude, 2015. *Avenir de la planète et urgence climatique. Au-delà de l'opposition nature/culture*. Paris, Lignes.
- Champion, Françoise, 1995. « Religions, approches de la nature et écologies ». *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 90 : 39-56. <https://doi.org/10.3406/assr.1995.984>
- Cristol, Denis, 2017. « Les communautés d'apprentissage : Apprendre ensemble ». *Savoirs*, 1 (43) : 10-55. <https://doi.org/10.3917/savo.043.0009>
- Csordas, Thomas (dir.), 2009. *Transnational Transcendence: Essays on Religion and Globalization*. Berkeley, University of California Press.
- Descola, Philippe, 2015. *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard.
- Egger, Michel Maxime, 2012. *La terre comme soi-même : Repères pour une écospiritualité*. Lausanne, Labor et Fides.
- , 2016. *Soigner l'esprit, guérir la terre. Introduction à l'écopsychologie*. Lausanne, Labor et Fides.
- Ferguson, Marilyn, 1980. *Les Enfants du Verseau. Pour un nouveau paradigme*. Paris, Calmann-Lévy.
- Fleury, Cynthia, et Anne-Caroline Prévot (dir.), 2017. *Le souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner*. Paris, CNRS.
- Harris, Roger, 2017. *Mutation, Alchemy and Grace*. Auroville (Inde), Auroville Press Publishing.
- Heelas, Paul, et Linda Woodhead, 2005. *The Spiritual Revolution: Why Religion Is Giving Way to Spirituality*. Oxford, Wiley-Blackwell.
- Horassius, Marie, 2013. *Aire de recherche, ère de la quête du sens. Ethnographie d'une utopie, l'exemple de la communauté internationale d'Auroville*. Mémoire de maîtrise, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Kumar, Santish, 2018. *Pour une écologie spirituelle*. Paris, Belfond.
- Latour, Bruno, 2015. *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Paris, La Découverte.
- Léger, Danièle, et Bertrand Hervieu, 1983. *Des communautés pour les temps difficiles. Néo-ruraux ou nouveaux moines*. Paris, Le Centurion.
- Lithman, Alan Sasha, 2006. *An Evolutionary Agenda for the Third Millennium*. Cochin, Édition India.
- Macy, Joanna, 1991. *World as Lover, World as Self: Courage for Global Justice and Ecological Renewal*. Berkeley, Parallax Press.
- Meier, Janne, 2006. « Being Aurovilian: Constructions of Self, Spirituality and India in an International Community ». *J@rgonia*, 4 (10) : 1-23. <https://aurorepo.in/58/1/jargonia10.pdf>
- Minor, Robert N., 1998. *The Religious, the Spiritual, and the Secular: Auroville and Secular India*. New York, State University of New York Press.
- Nagy, Boglarka, 2018. « Experimented Methods to Moderate the Impact of Climate Change in Auroville ». *Ecocycles*, 4 (1) : 20-31. <https://doi.org/10.19040/ecocycles.v4i1.90>
- Namakkal, Jessica, 2012. « European Dreams, Tamil Land: Auroville and the Paradox of a Postcolonial Utopia ». *Journal for the Study of Radicalism*, 6 (1) : 59-88. <https://doi.org/10.1353/jsr.2012.0006>
- Obadia, Lionel, 2011. « Political Ecology and Buddhism: An Ambivalent Relationship ». *International Social Science Journal*, 205/206 (62) : 313-323. <https://doi.org/10.1111/j.1468-2451.2013.01811.x>
- Pandya, Samta, 2018. « Auroville as an Intentional Spiritual Community and the Practice of Integral Yoga ». *Cogent Arts & Humanities*, 5 : 1-20. <https://doi.org/10.1080/23311983.2018.1537079>
- Paul-Lévy, Françoise, et Marion Segaud, 1983. *Anthropologie de l'espace*. Paris, Centre Georges Pompidou.
- Satprem, 1974. *La genèse du surhomme*. Paris, Buchet-Castel.
- , 1999. *Mère. Le matérialisme divin*. Paris, Robert Laffont.
- Servier, Jean, 1967. *Histoire de l'utopie*. Paris, Gallimard.
- Sponsel, Leslie E., 2012. *Spiritual Ecology: A Quiet Revolution*. Santa Barbara, Praeger.

- Shri Aurobindo, 1991. *Le guide du Yoga*. Paris, Albin Michel.
- , 1992, *L'évolution spirituelle*, Pondichéry (Inde), Sri Aurobindo Ashram.
- , 2000. *Le génie de l'Inde*. Auroville, Institut d'Etudes Evolutives.
- Taylor, Bron (dir.), 2005. *The Encyclopedia of Religion and Nature*. New York, Continuum.
- , 2010. *Dark Green Religion: Nature Spirituality and the Planetary Future*. Berkeley, University of California Press.
- , 2016. « The Greening of Religion Hypothesis (Part One): From Lynn White, Jr and Claims that Religions Can Promote Environmentally Destructive Attitudes and Behaviors to Assertions They Are Becoming Environmentally Friendly ». *Journal for the Study of Religion and Nature*, 10 (3) : 268–305. <https://doi.org/10.1558/jsrnc.v10i3.29010>
- Van Vrekhem, George, 2013. *The New Spirituality*. Auroville, Stichting Aurofonds.
- Vergati, Anne, 2004. « Modèle hindou de ville royale ». *Journal des Africanistes*, 74 (1-2) : 435–455. <https://doi.org/10.4000/africanistes.490>
- Wagner, Felix, 2012. « Ecovillage Research Review ». In Marcus Andreas et Felix Wagner (dir.) *Realizing Utopia: Ecovillage Endeavors and Academic Approaches*, p. 81–94. *RCC Perspectives*, 8.
-